Quand le kiwi perdit ses ailes

Izumi Mattei-Cazalis

Quand le kiwi perdit ses ailes **fait partie de notre sélection de novembre 2020. Ce livre nous a séduits par son sujet, mais aussi par sa forme. Izumi Mattéi-Cazalis a eu la gentillesse de répondre aux questions que nous lui avons envoyées. Ses réponses nous permettent de mieux comprendre son travail et ses motivations.**

L'entretien

L.I.R.E : Une visite sur votre site (https://www.byizumi.com/) montre la variété des domaines artistiques dans lesquels vous travaillez. Pourrions-nous en savoir un peu plus sur votre rapport à l'Art ?

Izumi Mattéi-Cazalis : Je suis née au sein une famille d'artistes (père, mère, grand-mère et sœur qui ont fait les Beaux-arts, ma voie était pour ainsi dire toute tracée, ou comme on dit « je suis tombée dedans quand j'étais petite ». J'ai donc choisi de faire mes études supérieures dans les écoles d'Arts Appliqués Duperré et Estienne à Paris et une fois diplômée, j'ai créé ma propre entreprise en communication graphique. C'est ainsi que j'ai pu adapter ma sensibilité artistique à un métier concret.

La création faisant partie de ma vie, j'ai toujours dessiné et gravé mais je me suis mise à la céramique qu'après une série de deuils il y a 10 ans. La relation à la terre a été un véritable exutoire, un travail de deuil mais également un retour aux choses fondamentales : la terre, l'eau, le feu. Le passage en trois dimensions m'a ouvert à nouveau une infinité de modes d'expression car lorsque l'on est créatif, on aime se frotter à toutes sortes de contraintes techniques et de nouvelles expériences. Par exemple j'ai mis en place un procédé qui me permet de graver dans la terre et d'obtenir

le rendu d'un dessin à la plume dans la céramique. Le fait d'exposer régulièrement mes créations dans des galeries et expositions permet d'avancer dans mon processus de création.

L.I.R.E : On trouve, dans vos créations, de nombreux êtres ou créatures transformés par accumulation ou détournement. Avez-vous été influencée par différents artistes ?

Izumi : Par le détournement d'objet, l'anthropomorphisme ou la recherche d'antinomie dans mes visuels je cherche à faire réfléchir et à surprendre. C'est essentiellement l'influence de la culture japonaise liée à mes origines, qui motivent mes créations. Du shintoïsme, des yokaï (esprits), l'équilibre des pleins et des vides, les oppositions qui vivent en harmonie et de toutes les croyances animistes qui existent au Japon. Je n'irai pas nommer une référence en particulier puisque je puise dans tout ce qui m'entoure d'ancien comme contemporain, de livres, d'expositions, de souvenirs et de rencontres. Les *Bestiaires botaniques* ont clairement été influencés par les leçons de choses scolaires d'autrefois type Deyrolles mais je n'ai pas le recul nécessaire pour les contes kiwi et pangolin.

L.I.R.E : Votre site fait la part belle aux cours que vous donnez au MUDAM. Qu'est-ce qui vous motive dans le fait d'enseigner ?

Izumi : J'ai commencé à enseigner dès la sortie de mes études. J'ai énormément appris au contact de mes élèves et j'ai su adapter mes cours d'arts plastiques et de céramique en fonction de leur âge et de leurs possibilités. Tous les âges ont leur intérêt par exemple dès 4 ans les enfants ont une soif d'apprendre, de s'exprimer, sont toujours prêts à de nouvelles expériences. C'est cette fraîcheur dans leurs productions qui me fait revenir à l'essentiel régulièrement. À partir de 8 ans les enfants acquièrent plus de concentration et de force ce qui m'a permis de transmettre également des cours de céramique, du modelage et des techniques de décors sur faïence. L'atelier dans lequel je travaille impose des thèmes chaque année ce qui a permis d'obtenir des résultats étonnants. Les cours servent à apprendre une technique, à suivre des directives mais également à se faire plaisir sans jugement ce qui aujourd'hui devient rare. Les préadolescents commencent à avoir leurs propres envies d'expression et travaillent avec plus d'autonomie mais certains se limitent par peur de « ne pas faire bien ». Transmettre l'esthétisme et les techniques d'arts plastiques permet à l'élève de s'exprimer à travers l'art, mais également d'aiguiser son œil face aux œuvres qu'il va côtoyer. Cette ouverture d'esprit fait partie de la construction de chacun et c'est pourquoi je poursuis cette transmission à travers des ateliers artistiques conçus spécifiquement pour les livres que j'ai créés (pour les 8-10 ans pour *une dent de lion dans mon jardin*, et à partir de 8 ans pour *quelle mouche t'a piqué* et *13 ou comment saisir sa chance* avec leur auteure Alexandra-Mory-Béjar).

L.I.R.E : Il semble que vous travailliez souvent sur le thème de la nature. Est-ce important pour vous ?

Izumi : Le retour aux choses essentielles est une ligne directrice qui fait partie de ma conception de la vie. Par rapport à la France le Japon considère avec respect la présence de la Nature au quotidien et c'est avec fatalisme qu'il va se plier à ses catastrophes naturelles.

J'ai choisi de sensibiliser et de transmettre l'envie de la préservation des choses qui nous entourent et l'écologie à travers mes cours et mes livres. Nous nous sommes retrouvées sur la même ligne éditoriale avec mon éditrice Annie Pignol.

L.I.R.E : Vous avez choisi un conte pour faire passer votre message. Quelle sensibilité entretenez-vous par rapport à ce genre littéraire ?

Izumi : Pour les contes, nous avons choisi un format qui puisse avoir plusieurs niveaux de lectures en fonction des âges. Raconter une histoire quand celle-ci est déjà ancrée dans la culture orale locale est une façon de poser sur papier une pérennité en plus de sa vocation sensibilisatrice car nous parlons des animaux en voie d'extinction. Les illustrations se veulent graphiques et marquantes pour se plonger dans un univers esthétique particulier et interpeller le lecteur.

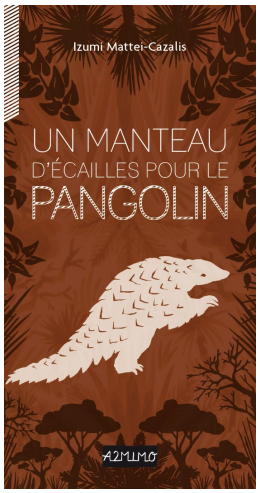
Le format du conte est une façon de faire passer un message par le biais d'une histoire véridique ou pas. Ma culture franco-japonaise a permis de démultiplier ces histoires qui ont construit mon imaginaire de créatrice d'aujourd'hui. J'adorais raconter toutes sortes d'histoires lues ou orales à mes filles dès leur plus jeune âge. J'utilise aussi beaucoup les livres japonais que je traduis en français pour mes cours avec les 4-7 ans et leurs servent ensuite de base à une création plastique. Les différentes intonations que je donne à la lecture et leurs expressions du visage lorsqu'ils imitent la tristesse d'un héros ou la panique n'ont pas leur pareil.

L.I.R.E : Pourriez-vous nous préciser vos choix illustratifs ?

Izumi : Je n'ai pas utilisé la gravure pour cette collection. Je voulais certes un rendu pour ce livre pour enfant qui surprenne et soit très graphique. J'utilise de l'aquarelle et des crayons de couleurs, ensuite vient la partie sur ordinateur qui me permet de composer et jouer avec les transparences et les défonces.

« *Un manteau d'écailles pour le pangolin* » utilise les mêmes techniques. Nous voulions créer dès le premier, une collection à l'identité reconnaissable. J'ai créé les couvertures pour un rendu « objet » à la fois esthétique, moderne et suscitant l'envie de l'ouvrir. Je voulais les pages intérieures aussi riches comme un gâteau à plusieurs couches que l'on savoure jusqu'à la fin.

Les recherches iconographiques des animaux et des plantes, nous les menons en parallèle avec l'éditrice. Je dessine et fais des croquis des oiseaux d'après modèle puis je les imagine dans les postures et attitudes en fonction de ce qui leur arrive.



L.I.R.E : Quelques détails nous ont marqué tels que le travail en positif/négatif qui semble reprendre un peu l'idée du filtre rouge dans les livres des émotions ou les représentations du seigneur de la forêt.

Izumi : J'ai acquis en 22 ans d'enseignement artistique une écoute et une expérience quand à l'attention de l'enfant et du préado de 4 à 14 ans. J'ai pu tester de nombreuses méthodes pour voir lesquelles marquaient le plus mes petits élèves. La magie de l'effet d'optique des filtres rouges comme les silhouettes de personnages en font partie.

En ce qui concerne les représentations de TäneMahuta, l'expression des visages fait partie de mes cours et j'avais depuis longtemps envie de le placer dans un livre. Les conditions étaient toutes trouvées pour personnifier le « dieu », cette puissance supérieure présente dans chaque conte. Observer les enfants faire la même mimique que celle illustrée est un vrai bonheur.

L.I.R.E : Comment avez-vous travaillé avec votre éditrice pour faire ce livre ?

Izumi : Mon éditrice est une amie de longue date et c'est tout naturellement que nous nous sommes retrouvées sur sa ligne directrice lorsqu'elle a créé sa maison d'édition. Nous avons un rapport de confiance mutuelle et très fluide sur tous les sujets techniques comme les sujets de fond et la naissance de chaque album se fait après de longs échanges et de ping-pong mutuel.

Nous avons sélectionné plusieurs animaux en voie d'extinction dans le monde : le Kiwi pour la Nouvelle Zélande, le Pangolin pour l'Afrique, bientôt l'Asie… Nous avons croisé plusieurs textes du même conte pour en extraire une version qui nous convenait.

L.I.R.E : Le conte du kiwi n'est pas simple. Comment avez-vous approché la complexité à aborder le thème du sacrifice, du divin ?

Izumi : Le texte de ce conte traditionnel existe, il a été remanié pour qu'il soit plus compréhensible pour le jeune public. En effet il est moralisateur comme la plupart des contes, mais l'aspect du sacrifice personnel pour la communauté m'a paru important. Ce communautarisme se retrouve dans la culture japonaise également et ne victimise pas pour autant celui qui se sacrifie.

Comme cité plus haut, je crois fondamentalement à la puissance des contes pour faire passer des problématiques et éclairer sur des situations afin de faire réagir et de engendrer une réflexion. « Et moi qu'aurai-je fait à sa place ? ». Pouvoir se positionner par rapport à l'histoire même fictive de l'animal puis ensuite sensibiliser sur la disparition de celui-ci dans la vie réelle, font partie du cheminement et du processus écologique actuel.

En ce qui concerne le personnage divin nous n'avons pas voulu dénaturer le conte traditionnel où Täne Mahuta est un être magique tout puissant et cette part de mystère fait partie de l'imaginaire et de la réflexion qu'il faut laisser suggérer et ne pas trouver de raison pour chaque chose. Nous retrouvons ce même « créateur » dans l'histoire du pangolin et encore une fois il a ce même rôle, puissant sur certaines choses et impuissant sur d'autres. Le fait de le retrouver dans des contes de différents pays du monde donne aussi une vision et une croyance que chacun puisse s'approprier ou non.

L.I.R.E : Nous avons proposé ce conte aux lecteurs de 9-10 ans. Qu'en pensez-vous ?

Izumi : Pour l'avoir présenté et lu avec mes élèves de 4-5 ans, de 6-7 ans et des plus grands, j'ai été ravie de voir que ce conte était très bien accueilli chez les plus petits également. J'aurai même indiqué à partir de 5 ans car comme je l'expliquais plus haut chaque tranche d'âge a sa propre interprétation. Ce qui est compris à 5 ans peut évoluer avec une relecture à 7 ans etc…

Ce sont des adultes qui lisent avec les enfants de cet âge et les nombreuses interprétations qu'ils soulèvent ne peuvent que leur permettre de leur transmettre un autre point de vue et d'entamer le dialogue. Pour l'avoir testé, la tranche d'âge au delà de 10 ans n'est plus aussi sensible aux contes connotés trop « jeune public » par contre les dernière pages plus didactiques les ont beaucoup intéressés.

Bibliographie

Un manteau d'écailles pour le pangolin, texte et illustrations, A2MIMO (2019)

Quand le kiwi perdit ses ailes, texte et illustrations, A2MIMO (2019)

13, ou comment saisir sa chance ?, illustration d'un texte de Alexandra Mory-Bejar, A2MIMO (2018).

Quelle mouche t'a piqué ?, illustration d'un texte de Alexandra Mory-Bejar, A2MIMO (2017).

Des oreilles d'éléphant dans mon jardin, illustration d'un texte de Véronique Cauchy, A2MIMO (2017)

Une dent de lion dans mon jardin, illustration d'un texte de Véronique Cauchy, A2MIMO (2016)

Les secrets du docteur Coolzen, illustration d'un texte de Raphaëlle Giordano, éditions Dangles (2010)